



L'ANTHOLOGIE CHINOISE D'EZRA POUND traduire, inventer

Philippe Forest

Ezra Pound

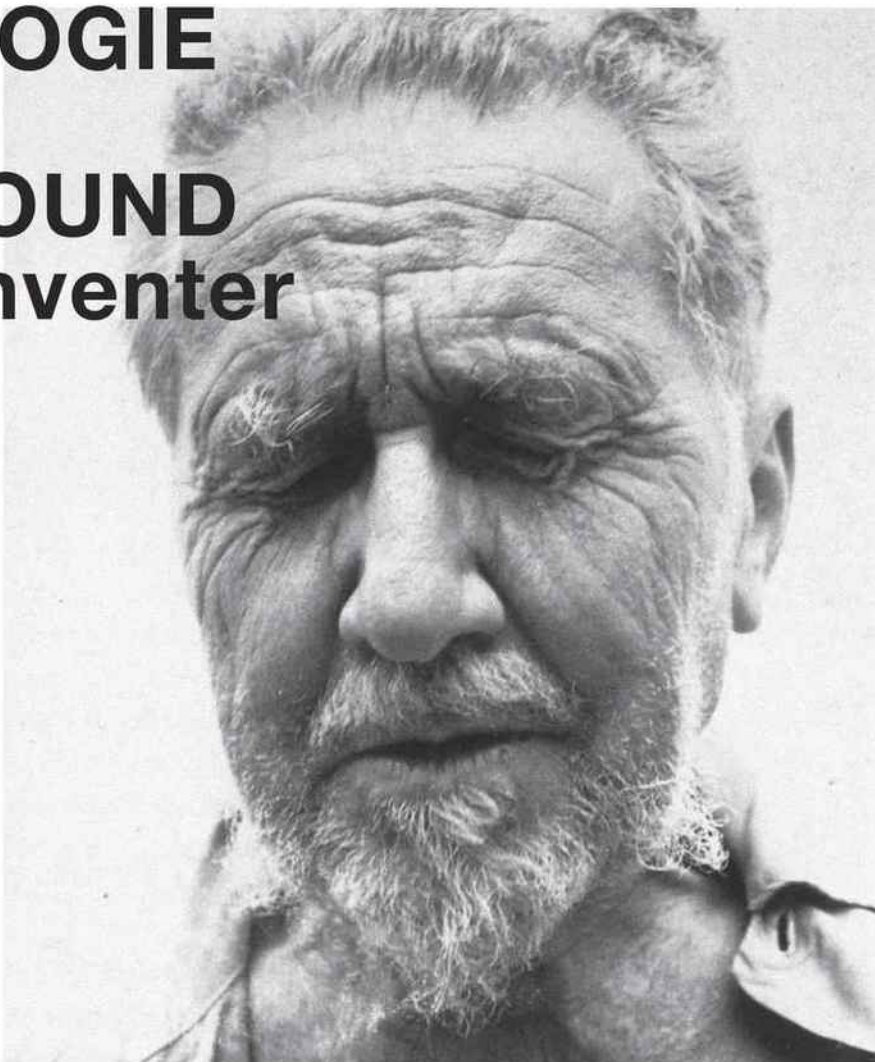
Anthologie classique définie par Confucius
Traduit de l'anglais par Jean-Paul Auxeméry
Pierre-Guillaume de Roux, 480 p., 26 euros

En 1955, Ezra Pound traduit, à sa manière, le Shijing, anthologie de poésie chinoise classique que la tradition attribue à Confucius. À l'occasion de sa publication en français, Philippe Forest reconstitue la longue histoire des relations de Pound à la culture chinoise, et sa pratique, singulière, de la traduction.

■ Peu d'ouvrages procèdent d'une intention aussi étrange et aboutissent à un résultat aussi singulier que cette *Anthologie classique*, dont on ne saurait dire d'abord à quel écrivain l'attribuer. Le poète américain Ezra Pound en est présenté, sur la couverture, comme l'auteur. Mais l'*Anthologie classique* – c'est-à-dire le *Shijing*, plus connu en Occident sous le nom de *Livre des Odes* – fut, selon la tradition, le fait du philosophe chinois Confucius qui en rassembla et organisa la matière. Confucius n'en est pourtant pas l'auteur non plus, puisque le volume est constitué de vers écrits par des poètes desquels l'histoire, en général, n'a pas retenu les noms. Pound traduisit en anglais ce livre qui parut en 1955 aux États-Unis. Par un tour supplémentaire qui confère toute son originalité à l'ouvrage, c'est la traduction en français par Jean-Paul Auxeméry de la traduction en anglais par Pound de ce classique autrefois compilé dans sa langue par Confucius qui nous est ici proposée.

POUR MÉMOIRE

On conviendra qu'il y a là de quoi y perdre son (peu de) chinois ! Le lecteur a besoin d'être éclairé. Auxeméry s'y emploie. Son édition s'accompagne d'un abondant appareil critique, au demeurant remarquable (préface, notes, « remarques », « réflexions » et « ruminations », pour reprendre ses termes), qui, pour être compris, suppose une familiarité avec l'auteur des *Cantos* dont trop peu de



Richard Avedon. « Ezra Pound ». Années 1950. 42,3 x 34,6 cm.

lecteurs français, cependant, peuvent se valoir aujourd'hui. C'est pourquoi, dans un souci fort confucéen d'instruire, on pardonnera au chroniqueur, mobilisant ses souvenirs anciens et au risque de simplifications certainement abusives, de tout reprendre pédagogiquement à partir du début.

Au moment (1955, donc) où Pound publie sa traduction des poèmes rassemblés par Confucius, il est l'auteur de ce formidable *work in progress* intitulé *les Cantos* (1) dont la rédaction, commencée en 1915, se poursuivra jusqu'à la fin des années 1960 – texte monumental dont on a parfois dit qu'il constituait l'un des plus hermétiques du vieux 20^e siècle (à égalité avec le *Finnegans Wake* d'un Joyce dont Pound fut l'un des premiers défenseurs) et qui l'a consacré au titre de plus grand poète de langue anglaise (avec T. S. Eliot qui dédia *The Waste Land* au « miglior fabbro » dont il fut, par ailleurs, l'un des meilleurs commentateurs et l'un des plus fidèles soutiens).

Pionnier de l'avant-garde, infatigable activiste mettant son intelligence et son énergie au service de la cause du moderne, Pound a d'ores et déjà inscrit son nom dans l'histoire de sa discipline. Mais sa légende – c'est le moins que l'on puisse dire –, évoquant celle de Céline pour le lecteur français, ne se limite pas au seul domaine littéraire. Sa détestation de l'Amérique démocratique dont il est issu a inexcusablement conduit le poète à rallier le camp du fascisme et à se faire le propagandiste de l'Italie mussolinienne. En 1945, comme il le dit dans les *Cantos pi-sans* (2), son monde s'écroule « with a bang not a whimper » (« avec un boum pas avec un soupir »). Considéré comme un traître à sa patrie, il ne sauve sa tête – ou plus exactement : il n'échappe à la chaise électrique ou à la réclusion perpétuelle – qu'en prétendant l'avoir perdue. On le déclare fou. Il est interné. Et c'est du fond de l'asile psychiatrique St. Elizabeths, près de Washington, auquel il



a été consigné et dont il ne sortira qu'en 1958 pour aller finir sa vie à Venise, qu'il travailla à sa traduction de Confucius.

INVENTER LA CHINE

Mais lorsqu'il s'attaque à l'*Anthologie classique* – disant son regret d'avoir trop longtemps différé une telle tâche –, Pound ne découvre ni Confucius ni la poésie chinoise. L'histoire est déjà ancienne de la fascination qu'il éprouve pour ce continent de pensée dont la découverte a durablement déterminé son œuvre littéraire et son univers mental. La lecture d'Ernest Fenollosa – dont il publiera en 1918 *The Chinese Written Character as a Medium for Poetry* (3) – a donné sens à l'intérêt qu'il porte à la littérature japonaise (le haïku, le nô) ou chinoise et dont témoigne déjà, en 1915, un recueil comme *Cathay*. L'image, qu'il pose au principe de sa poésie, il l'approche selon l'idée qu'il se fait de l'idéogramme.

Même pour un lecteur distrait ou pressé, et ne serait-ce que du fait des signes qui constellent la page et lui donnent parfois des airs de calligramme, les *Cantos* portent le témoignage visible de l'importance qu'a prise pour Pound une pareille référence. Le poète s'est engagé dans un énorme travail de lecture, d'apprentissage portant sur la langue, la civilisation, l'histoire de la Chine et qui informe de façon croissante l'écriture de ses vers – tout particulièrement dans « Forage de Roche » qui paraîtra en 1955, soit la même année que l'*Anthologie classique*.

Pour Pound, la question n'est pas seulement poétique. Elle est également politique. L'épopée des *Cantos* – selon la définition de son auteur – se présente comme un « poème qui inclut l'Histoire ». À la démocratie moderne et capitaliste dominée par le démon de l'usure, Pound oppose un idéal qu'illustrent, dans le passé, l'Amérique de John Adams, le deuxième président des États-Unis, et la Chine de Confucius où le respect des rites et des hiérarchies assure une sagesse qui elle-même garantit l'harmonie de la collectivité et l'épanouissement de l'individu.

LA TRADUCTION AU CARRÉ

Ce mythe – car quel autre nom lui donner ? – gouverne la représentation que Pound se fait de la Chine et qui, tout entière commandée par le projet des *Cantos*, n'entretient que des rapports plutôt lointains avec la réalité qui lui sert de modèle. Pound, c'est certain, rêve la Chine et il le fait à sa manière et selon sa fantaisie. Dès 1928, T. S. Eliot le souligne : « Pound est pour notre siècle celui qui a trouvé la poésie chinoise [...]. Cela revient à dire que la poésie chinoise, telle que nous la connaissons aujourd'hui, est une création d' Ezra Pound. » Et comme le souligne justement Jean-Paul Auxéméry, cela signifie aussi que « c'est la poésie chinoise qui aura inventé Pound ».

À l'époque de l'*Anthologie classique*, pas plus

que la Chine confucéenne, Pound ne découvre l'art de la traduction. De tous les poètes américains du premier 20^e siècle, il est même certainement celui qui lui a accordé le plus de temps, d'attention et de réflexion, faisant découvrir notamment au lecteur les œuvres, restées dans l'ombre immense de Dante, de poètes provençaux ou italiens comme Guido Cavalcanti et transposant déjà en anglais certains des textes de Confucius. Mais la traduction telle qu'il la pratique – depuis le latin par exemple et, plus encore, naturellement, dans le cas du chinois – n'est pas sans soulever un certain nombre de questions conduisant, à leur tour, le lecteur à réfléchir à ce que suppose et signifie l'entreprise qui consiste à faire passer la poésie d'une langue à l'autre.

Dire que Pound ignore le chinois serait certainement injuste et exagéré. Mais il est clair que la traduction qu'il propose relève un peu pour lui d'un exercice de seconde main où la prise en compte du texte original ne va pas sans l'appui que le poète prend sur les traductions françaises et anglaises dont il dispose déjà, qu'il reprend et remanie. D'où les critiques auxquelles l'expose, aux yeux de certains sinologues, le résultat auquel il aboutit. Pas toujours, cependant. Et Jean-Paul Auxéméry cite longuement l'hommage que Simon Leys rend au poète : « Pound, il est vrai, ne savait que peu et mal le chinois, et ses traductions abondent en contresens quelquefois absurdes. Et pourtant, [...] les adaptations de Pound, philologiquement inacceptables, réussissent souvent à approcher la structure et les rythmes de l'original chinois beaucoup plus près que les travaux des savants... L'idée que Pound s'était formée de la langue chinoise était techniquement fautive, mais c'était une erreur singulièrement intéressante et féconde, car elle était fondée sur une intuition juste. » Traduire la traduction de Pound – exercice de traduction au carré, de traduction à la puissance 2 qui, de l'aveu même de Jean-Paul Auxéméry, pourrait passer pour une « aimable gageure » – n'aurait naturellement aucun intérêt s'il s'agissait ainsi de retrouver en français le texte chinois dont Pound était parti – et duquel, par ailleurs, nous disposons désormais dans notre langue et dans des versions plus savantes et, malgré tout, plus fiables (4). Il s'agit – et l'on conçoit la complexité du pari pris – de faire apparaître à quelle invention de la Chine et de sa poésie se consacre Pound créant dans sa langue tout un monumental et archaïque continent de pensée auquel il rend son actualité, se le réappropriant à des fins personnelles tout en parvenant à lui restituer, à en croire Simon Leys, sa part originelle de signification.

Que faire d'un tel objet, dont on se demandera à bon droit à quel lecteur il s'adresse ? Il intéressera certainement tous ceux que leur curiosité et leur goût portent vers la poésie chinoise ancienne et qui redécouvriront ainsi

l'un de ses classiques sous une forme inattendue qui satisfera à la fois leur désir de connaissance et leur penchant pour l'exotique. Mais il concernera sans doute davantage le lecteur si celui-ci est désireux de mieux comprendre l'histoire du long commerce que les écrivains occidentaux ont entretenu avec la civilisation chinoise et à l'intérieur de laquelle, aux côtés de celles de Claudel ou de Segalen, la contribution de Pound constitue un jalon à la fois essentiel et éminemment singulier – notamment en raison de la préférence accordée par le poète à la tradition confucéenne.

M'AGRIPPANT ICI AUX MOTS

Mais c'est de littérature, de poésie, surtout, que Pound nous parle. Et, à ce titre, en dépit ou en raison même de l'étrangeté du projet, l'*Anthologie classique* présentée par Jean-Paul Auxéméry ne devrait être ignorée d'aucun des lecteurs auxquels de telles questions importent. Lire, écrire, nous dit Proust, c'est traduire. L'inverse, également. Et, comme le veut une fameuse citation du *Contre Sainte-Beuve*, cela ne va jamais, fût-ce dans sa propre langue dite maternelle, sans que l'on commette quelque contresens dont, paradoxalement, procède la beauté et même la vérité d'un texte. Telle est « l'erreur singulièrement intéressante et féconde » dont parle Simon Leys et qu'illustre exemplairement la traduction, fautive et pourtant juste, que Pound propose de l'*anthologie* attribuée à Confucius.

Il faut lire l'*Anthologie classique* et il faut la lire comme s'il s'agissait d'un poème de Pound, posé dans les marges des *Cantos*, qui en reprend sur le mode mineur l'intention apologétique et l'ambition épique, tout en faisant entendre parfois une voix qui, bien qu'empruntée au passé et s'exprimant dans une langue que l'écrivain ne comprend qu'à moitié, discrètement lyrique, formidablement poignante, est encore la sienne. Pound a perdu, il a tout perdu. La plainte que profère un poète d'autrefois qu'afflige sa disgrâce, elle fait entendre celle que, depuis l'asile où il est interné, Pound ne peut renoncer à dire aussi : « Foule haineuse, épreuves en nombre, j'ai tout traversé, / Traits acérés à satiété, / Le cœur mordu par cette dérision / En venir à me frapper la poitrine. // Soleil surexcité, lune élastique / Alternativement / Se soulevant au ciel avant de décliner, / Tristesse au cœur telle une camisole infâme, me voilà / m'agrippant ici aux mots, / n'ayant la force de voler. » ■

(1) Ezra Pound, *les Cantos*, trad. Y. di Manno (dir.), Flammarion, 1986, 2002, 2013.

(2) Ezra Pound, *Cantos pisans*, trad. Denis Roche, L'Hérne, 1965, Seuil, « Points », 2016.

(3) E. Fenollosa, Ezra Pound, *le Caractère écrit chinois, matériel poétique*, trad. G. Sartoris, L'Hérne, 1972.

(4) *Le Livre des poèmes*, trad. D. Hoizey, La Différence, « Orphée », 1994 ; *Shijing. Le Grand recueil*, trad. P. Vinclair, Le Corridor bleu, 2019.